

« 'Trimardeuse' au début du XX^e siècle – Isabelle Eberhardt, de Genève à Aïn Sefra », *Horizons Maghrébins*, Univ. de Toulouse-le-Miraiol, n°54, 2006, pp.100 à 107. Numéro spécial sur « Le Voyage ».

« Trimardeuse » au début du XX^e siècle Isabelle Eberhardt, de Genève à Aïn Sefra

Il semble difficile de parler de « Voyages au Maghreb » sans évoquer cette figure emblématique du voyage qu'est Isabelle Eberhardt. Personnalité hors du commun, elle subit les aléas d'une notoriété fondée plus sur l'originalité – scandaleuse pour les uns, fascinante pour les autres -, d'une trajectoire de vie dont la brièveté ajoute encore une aura de mystère et d'inachevé propice au rêve, au fantasme, à l'invention. Elle ne fait pas partie de la liste canonique égrenée de l'argumentaire de ce numéro : « Hannon, Hérodote, Ibn Battouta, René Caillé, Charles de Foucauld, Al-Hajwî, Ibn Khaldûn, Eugène Delacroix ou Thor Heyerdhal »... d'où les femmes sont absentes. Par ailleurs, toujours inclassable, l'étude des significations de ses voyages, à travers ses itinéraires et sa vie, ne se laissent pas enfermer dans un seul thème. Elle est à la fois le passé et l'histoire du voyage ; elle est partie prenante du « voyage horizontal » évoqué à travers l'exemple du soufisme et de l'initiation mystique ; elle a « produit » une représentation inédite, cette femme « aux semelles de vent »...¹, inversant les perspectives, sans prévoyance ni objectif autre que de trouver la voie qui de la compréhension de l'autre et de sa quasi-immersion en lui, dans sa religion, ses coutumes et sa langue, au début d'un siècle algérien « très » colonial, la reconduisait vers la vérité d'elle-même qu'elle n'a cessé de cerner.

Ce que l'on connaît généralement d'Isabelle Eberhardt, c'est l'image d'une jeune femme déguisée en homme, chevauchant les étendues désertiques et signant de divers pseudonymes masculins mais dont le plus fréquent est Mahmoud Saadi. Quand elle fut expulsée d'Algérie, le chancelier du consulat de Russie à Alger lui écrit le 18 juin 1901 : « Vous portiez un costume arabe masculin, chose qui, avouez-le vous-même, ne convient pas trop à une demoiselle de nationalité russe »...

C'est donc une double entrée que nous allons tenter, avec sa part biographique, incontournable, et sa partie littéraire puisque Isabelle Eberhardt a beaucoup écrit pour la courte vie qui fut la sienne, dans les deux positions qu'elle a privilégiées comme voyageuse : l'écriture du reportage et une autre approche de l'islam.

TRIMARDEUR, *n.m.* (1894 ; « voleur de grand-route », 1712 ; de *trimarder*). *Pop.* Nomade, vagabond. « *Un trimardeur, un de ceux dont l'aspect farouche met le remords au cœur des uns, la peur aux tripes des autres* » (Fr. Jourdain)

C'est sous la richesse de ce substantif que nous mettrons notre parcours : il ne s'emploie pas au féminin – cette fois, on ne pourra pas reprocher à Isabelle Eberhardt de faire un usage sexué de la langue, elle ne fait qu'en suivre le code - ; il est un terme populaire – qui, mieux qu'elle, a plongé autant qu'elle le pouvait dans les sphères les plus défavorisés de la société coloniale d'alors et des habitants du grand sud ? - ; elle le choisit comme titre de l'unique roman qu'elle a laissé, inachevé. Les éditions Cérès à Tunis, dans leur présentation pour la réédition du roman en poche en 1997, précisent : « Bien plus qu'une tentative biographique transposée, *Trimardeur* apparaît comme le miroir romanesque du cheminement d'Isabelle Eberhardt. Véritable obsession, son élaboration incessante accompagne – pendant plus de dix ans, depuis les premières tentatives en Suisse jusqu'à sa mort – la destinée tumultueuse de l'écrivain nomade ».²

Si l'exil est voyage, la naissance d'Isabelle, le 17 février 1877 à Genève, d'une exilée russe et de père inconnu, s'inscrit sous ce signe.³ Deuxième signe du voyage : être enfant naturelle, ce qui ouvre à toute la « mobilité » identitaire qui sera la sienne. Ses années d'enfance et d'adolescence qu'elle a présentées dans ses écrits personnels et ses *Journaliers* sous un jour très favorable, se passent à Genève, dans un milieu peu conventionnel, à la « Villa neuve » : elle y est choyée et son éducation est originale par rapport aux canons de l'époque. Elle appartient à cette petite communauté marginale et lorsqu'elle en sort, c'est pour se mêler aux milieux immigrés puisque Genève est alors l'asile des réfugiés politiques de l'Europe et des jeunes Turcs, chassés de leur pays par des pouvoirs autocratiques islamiques. Elle reçoit une éducation libertaire – son précepteur (père ?) Trophimowsky est un disciple de Bakounine -, qui peut expliquer de nombreuses caractéristiques de ses aspirations et de ses principes ; c'est aussi un milieu étouffant, sans doute à cause du caractère dominateur de Trophimowsky et dont elle va aspirer à se libérer. Comme l'écrit Simone Rezzoug : « Isabelle Eberhardt fut élevée dans ce contexte. L'ignorer, c'est risquer un contresens sur les idées qu'elle affiche dans son œuvre, sa haine de la civilisation, ses proclamations d'indépendance. Conformément aux idées anarchistes de l'époque, elle fut élevée par son « père » « comme un garçon », aucune distinction ne devant être faite entre les sexes selon les préceptes libertaires. Il lui apprend à scier du bois, à monter à cheval ; il lui enseigne le russe, l'allemand, le latin et lui fait donner des cours d'arabe. Cette conception de l'éducation est conforme aux impératifs libertaires : les anarchistes ont été très tôt passionnés par les problèmes de l'enseignement et de la transmission d'une morale toute humaine se fondant « sur le mépris de l'autorité et sur le respect de la liberté et de l'humanité (Bakounine) »⁴.

On comprend qu'elle écrive, lorsque attaquée par les petits esprits de la colonie, dans un article autobiographique où elle lève le voile sur sa personnalité, en 1903 : « Telle est ma vraie vie, celle d'une âme aventureuse, affranchie de mille petites tyrannies, de ce qu'on appelle les usages, le « reçu »... et avide de vie au grand soleil changeante et libre »⁵.

Attirée par les pays musulmans d'Orient, son choix pour l'Algérie a été, sans doute induit par l'engagement, en 1894 de son demi-frère Augustin dans la Légion étrangère à Sidi Bel-Abbès.

Le premier séjour d'Isabelle Eberhardt, sur le sol algérien date de **mai 1897**, lorsque sa mère et elle s'installent à Bône (actuelle Annaba). C'est son premier séjour long, de sept mois, jusqu'à la mort de sa mère, le 28 novembre 1897. Assez rapidement après, elle fait son premier séjour en Tunisie et une petite incursion dans le Sahara.

Les questions d'héritage la conduisent à nouveau à Genève et le 15 mai 1899 Alexandre Trophimowsky, « Vava », meurt.

S'ouvre alors son **second séjour** au Maghreb : **l'été 1899** la trouve entre Tunis et Timgad, Biskra, Touggourt. Elle fait un séjour d'une semaine, à la fin du mois d'août dans les Aurès et retourne à Tunis au début septembre. Ce second séjour aura duré 4 mois à peu près.

De l'automne 1899 à la fin du mois de juillet 1900, elle retourne en Europe: Marseille, Paris et La Sardaigne. De fin janvier à avril 1900 elle fait des déplacements à Paris, à Genève (les 7 mai, 8 juin, 14 juillet). Elle est à Marseille du 15 au 20 juillet.

Le troisième séjour d'Isabelle Eberhardt commence à Alger, le **22 juillet 1900** ; elle n'y reste qu'une semaine et part très vite à El Oued.

L'arrivée dans cette ville du Souf est datée du 4 août 1900 et elle rencontre, peut-être le 6, Sliméne Ehni, maréchal des logis des spahis qui devient son compagnon. D'août à février, donc sept mois, elle y réside. Mais le 29 janvier 1901, Isabelle, initiée à la confrérie des

Quadriya, est blessée à Behima par un membre de la confrérie des Tidjania de Guémar et est hospitalisée à El Oued. Après la période la plus lumineuse et apaisée de son existence, elle entre dans une séquence sombre de sa vie qui a des répercussions sur son couple puisque Slimane est muté à Batna où elle le rejoint, le 25 février 1901, après les soins reçus.

On lui conseille d'attendre son procès en France et elle repart à Marseille, chez Augustin où elle ne se plaît pas.

Son quatrième séjour est entièrement consacré au procès de son agresseur : elle arrive à Constantine, **le 4 juin 1901** et, à l'issue du procès où elle plaide pour la clémence pour son agresseur, elle est expulsée d'Algérie, le 18 juin. Ce quatrième séjour fut particulièrement court et éprouvant car la publicité du procès l'a livrée à la vindicte et à la malveillance du milieu colonial. Du 4 au 18 juin 1901, elle a donné des articles sur l'attentat et le procès dans *La Dépêche algérienne*. Dans l'un d'eux : « Je tiens à déclarer ici que je n'ai jamais été chrétienne, que je ne suis pas baptisée et que, quoique sujette russe, je suis musulmane depuis fort longtemps ». Le 20 juin, elle doit quitter l'Algérie et se retrouve à Marseille où Slimène la rejoint le 28 août. Ils se marient le 17 Octobre 1901.

Son cinquième séjour en Algérie est le retour tant attendu car elle a vécu l'année 1901 comme un véritable exil de sa terre : désormais française par son mariage avec Slimène Ehni, Isabelle Eberhardt n'est plus sous le coup de l'expulsion ! **Le 15 janvier 1902**, elle arrive à Bône. Elle se rend à Alger où elle fait la connaissance des Barrucand. Elle qui a toujours voulu exercé son métier de journaliste, est grandement aidée par cette amitié. Barrucand lui ouvre les portes de *L'Akhbar* et elle continue à publier des nouvelles dans différents organes de presse. Ces publications éparpillées sont les meilleures garanties pour l'édition de son œuvre future puisque, de son vivant, elle n'a jamais publié d'ouvrage. Cette activité de reporter ainsi que son besoin de voyager font qu'elle se déplace beaucoup. Fin juin-début juillet, elle visite la zaouïa d'El Hamel à Bou Saâda où elle rencontre Lalla Zeynab, une maraboute pour laquelle elle aura une grande admiration.

Le 7 juillet, elle s'installe à Ténès où Slimane a été nommé Khodja à la Commune mixte. Elle y fait la connaissance de Robert Randau⁶. L'atmosphère de Ténès est telle qu'elle fait de fréquents voyages à Alger et ailleurs ; ainsi le 26 janvier 1903, elle est à nouveau à Bou Saâda et à la zaouïa d'El Hamel pour retrouver le calme et la paix auprès de Lalla Zeynab.

En avril 1903, elle est accusée par *L'Union Républicaine* de fomenter des exactions dans les douars et d'avoir des actions anti-françaises, à Ténès. Slimène Ehni est contraint de démissionner. C'est alors qu'elle fait paraître, le 27 juillet 1903, l'article autobiographique dans *La Petite Gironde*, dont nous parlions précédemment.

En septembre 1903, le journal, *La Dépêche algérienne* l'envoie faire une tournée dans le Sud Oranais. C'est lors de ce périple, en octobre 1903, qu'elle fait la connaissance de Lyautey. Elle passe l'hiver à Figuig.

En mai 1904 : elle part pour le sud-ouest et passe l'été à Aïn Sefra, Colomb Béchar et à la zaouïa de Kenadsa. Mais à la fin de l'été, malade, elle renonce à partir plus au Sud et rentre à Aïn Sefra où elle est hospitalisée.

Le 21 octobre 1904, elle sort de l'hôpital et rejoint Slimène dans une maison qu'elle a louée au bord de l'oued. Mais une crue subite de l'oued l'ensevelit sous les décombres ; Slimène parvient à s'enfuir. Le corps d'Isabelle est retrouvé deux jours plus tard et est enterré au cimetière musulman. Près du corps, dans la maison, est retrouvé un sac contenant des manuscrits plus ou moins endommagés par la boue et qui sont confiés à Barrucand. Le cinquième séjour d'Isabelle Eberhardt a duré 21 mois. Il semble qu'alors, son installation était définitive.

Ainsi, les séjours d'Isabelle Eberhardt ont tous été assez différents : le premier, avec sa mère, la familiarise avec le pays et où elle vit d'une vie citadine totalement atypique pour l'époque, dans les quartiers musulmans. Le second séjour est plutôt une quête à la recherche de quelque chose qu'elle ne nomme pas encore. Le troisième est celui de sa réalisation, à la fois en tant qu'amante découvrant avec Slimène un amour qui la comble, en tant qu'adepte d'une confrérie et en conformité avec la vie de misère et de nomadisme qu'elle veut sienne. Il n'est interrompu qu'à cause de l'attentat et du procès. Le quatrième séjour, de quinze jours, le plus bref et le plus désespérant, est celui du procès. Enfin, le cinquième séjour est celui de l'installation définitive dans le pays avec des déplacements assez nombreux et la conviction que semble avoir trouvée la jeune femme de son lieu, du mode de vie auquel elle aspire et de la nécessité de l'écriture, tant littéraire que journalistique.

Isabelle Eberhardt est aussi l'exemple d'un voyage qui prend racine dans le déplacement familial et s'origine dans une recherche existentielle qui dépasse largement les années algériennes, somme toute brèves en termes de décompte temporel. Le voyage n'est pas seulement le temps qu'on passe ailleurs mais ce qu'on y investit personnellement pour transformer ou trouver son projet de vie. Pour approcher sans l'épuiser ce qu'elle nous a laissé de ce voyage en Algérie, nous nous limiterons à son grand reportage, *Sud Oranais*.⁷

L'écriture du reportage

C'est un des éléments les plus tangibles et des plus passionnants de son voyage. Envoyée par le journal, *L'Akhbar* et *La Dépêche Algérienne*⁸, elle saute sur l'occasion pour repartir vers le Sud :

« Un lourd ennui pesait sur Alger, et je me laissais aller dans une somnolence vague, sans joie et sans chagrin, et qui, sans désirs aussi, aurait pu avoir la douceur de l'anéantissement.

Tout à coup, le combat d'El Moungar⁹ survint, et, avec lui, la possibilité de revoir les régions âpres du Sud : j'allais dans le Sud Oranais, comme reporter... Le rêve de tant de mois allait se réaliser, et si brusquement » (p.11).

Elle revendique donc très clairement son statut de journaliste-reporter, ce qui n'est pas une profession exercée couramment par une femme alors. A Aïn Sefra, elle va interroger les survivants des combats : « Un peu fiers d'être « interviewés » - un mot qu'on leur a appris – ils sont un peu intimidés » (p.15) et c'est le caporal Zolli qui répond à ses questions. La journaliste nous restitue ainsi, avec beaucoup de savoir-faire, le récit de l'embuscade.

Outre ces nouvelles « militaires », toujours transformées en tranches de vie, les « papiers » du reporter sont riches de toutes sortes de détails et de précisions. Dans la grande tradition du réalisme, I. Eberhardt multiplie les notations pour faire vivre un décor, un paysage, un groupe humain. Elle sait qu'elle pénètre là où peu d'Européens l'ont précédée et avec une disponibilité unique, due à son adoption du mode de vie. Sa plume est picturale : elle sait rendre les jeux d'ombre et de lumière, les couleurs, le végétal et le minéral des paysages. Il serait aisé de multiplier les exemples : ainsi de son évocation de « Hadjerath M'guil » (p.22) ou celles de Figuig (p.34 et 88) :

« Les heures s'écoulaient, monotones, sur le *ksar* mourant. Seul, l'ocre mat du rempart, le lambeau de ciel que découpe la porte change, passant du mauve irisé des matins au bleu incandescent des midis, au rouge carminé taché d'or des couchants et aux transparences marines des nuits lunaires.

Le soir, la petite porte semble s'ouvrir sur une fournaise dont le reflet ardent descend jusqu'au fond des ruines » (p.35).

Ainsi de sa visite aux marabouts (p.44 et sq.) et de ce bonheur qu'elle ressent d'être seule mais de partager cette solitude avec son lecteur pour l'assurer en quelque sorte de l'excellence

de son observation : « Pas de guide, nulle vision étrangère s'interposant entre mes sens et les choses, nulle explication oiseuse, tandis que j'étais, toute seule, dans ce coin de pays nouveau pour moi » (p.48).

C'est avec la même précision qu'elle évoquera la mort d'une chamelle ou qu'elle livrera le morceau descriptif obligé de tout voyageur, le marché, à différents endroits de son reportage dont le « Marché d'Aïn Sefra » (p.118). Son réveil aux camps des goumiers est possible car elle exerce son métier sous son costume de cavalier arabe qu'elle porte toujours. En ethnologue qui ne se nomme pas, elle traduit les chants des goumiers (p.67), comme elle le fera plus loin des mélodies entendues les soirs de Ramadan (p.113 et 123). Certains de ses relevés ont pu lui servir pour des nouvelles ; d'autres auraient pu être la matière première de textes futurs :

« En passant par Aflou, dans le Djebel Amour, je recueillis quelques sujets de contes, et je fus vivement frappée par le caractère de la belle population industrielle et forte de cette région où s'est conservée l'art du tapis (...) Le siège de Taghit, raconté par un rhapsode arabe, passionnait l'auditoire d'un café maure » (p.134).

Elle passe sans heurt du portrait du légionnaire qui lit la Bible (p.72) à la description de la salle longue du maître de la zaouïa (p.78). Elle sait aussi évoquer, en un tableau saisissant, les conditions de vie de la communauté juive de Figuig (p.100) ou de Kenadsa, plus loin.

Isabelle Eberhardt a une grande attention aux types nationaux, aux types ethniques, nous faisant découvrir la sorte de « Babel » qu'est l'armée coloniale ; quand elle aborde la description des esclaves noirs, elle nous laisse assez perplexe sur l'ambiguïté de ses propos (« Esclaves » p.180). Elle décrit aussi dans ses articles le fonctionnement d'une « théocratie saharienne » (p.205), une fumerie de kif, la danse des négresses « au corps mince et souple » (p.239).

On a, sans aucun doute, pour cette époque -1903 – un reportage inédit sur le Sud-Oranais. Le côté inestimable, c'est que son don d'écriture est nourri par une implication dans ces lieux qu'elle visite, partageant le quotidien des êtres qu'elle côtoie.

Un regard sur l'islam

Cette religion a exercé une véritable fascination sur elle. Attirée dès sa jeunesse par l'islam, on ne connaît pas la date exacte de sa conversion. Ce qui semble certain, c'est que c'est à El Oued en 1900 - une des années les plus heureuses de sa courte vie -, qu'elle est devenue « Khouan » (membre) d'une des confréries religieuses les plus fermées de l'époque, la Qadriya. Sa connaissance du Coran lui a attiré l'estime des marabouts, en particulier celle de Sidi Hussein ben Brahim, chef religieux de la zaouïa de Guemar, qu'elle fréquente assidûment. Danielle Masse précise : « Elle est bientôt initiée à la mystique soufie, à laquelle sa nature la prédisposait déjà, initiation qui contribuera largement à l'attitude de plus en plus contemplative, religieuse d'Isabelle. Désormais, elle cherchera cette « unité avec Dieu », but ultime du soufi, quête qui ne va pas toutefois sans contradictions chez la jeune femme »¹⁰ dans la lutte entre son besoin d'ascèse et sa sensualité.

« C'est l'aube, l'heure radieuse entre toutes au désert. Je m'éveille au murmure grave des *mokhazni* qui prient dehors, baignés dans la lueur irisée du jour levant. » (p.31)

L'islam qu'Isabelle vit avec volupté, est étroitement lié au nomadisme qu'elle a choisi comme constante de sa vie :

« O volupté des logis de hasard où, insouciant, seul, ignoré de tous, on s'hallucine ? Ombre amie des ports provisoires, des haltes longues sur la route ensoleillée du vagabond libre ! Douceur infinie des rêves quintessenciés, dans les abîmes de silence, aux pays d'islam ! » (p.47)

A Djenan ed dar, elle mesure son « noir cafard » à l'immensité du désert et retrouve ce qu'elle semble chercher : « Et là, au tournant, brusquement, tout change. C'est l'espace sans

bornes, aux lignes douces imprécises, ne s'imposant pas à l'œil, fuyant vers les inconnus de lumière » (p.57) Elle a une admiration certaine pour les *mokhazni* car « de tous les soldats musulmans que la France recrute en Algérie, (ils sont) ceux qui demeurent les plus intacts, conservant sous le *burnous* bleu leurs mœurs traditionnelles. Ils restent aussi très attachés à la foi musulmane, à l'encontre de la plupart des tirailleurs et de beaucoup de spahis » (p.61)

Lorsqu'elle rencontre des Figuiégiens, elle note :

« Ils passèrent devant mon compagnon en *burnous* bleu et moi et nous jetèrent distraitemment le salut de paix qui est comme le mot d'ordre de l'islam, le signe de solidarité et de fraternité entre tous les musulmans, des confins de la Chine aux bords de l'Atlantique, des rivages du Bosphore aux barres du Sénégal.

En regardant ces hommes marcher dans la vallée, je compris plus intimement que jamais l'âme de l'islam, et je la sentis vibrer en moi. Je goûtai, dans l'âpreté splendide du décor, la résignation, le rêve très vague, l'insouciance profonde des choses de la vie et de la mort » (pp.91-92).

Elle sait rendre, avec une sensibilité extrême les soirs de Ramadan et lorsqu'elle s'introduit dans son texte, c'est toujours avec discrétion mais en laissant entendre une longue familiarité avec ce rite musulman (p.111).

Dans un texte évoquant Oujda, le 27 mars 1904, elle revient à cette conjonction islam/mort/éternité :

« Dans une chambre antique, je m'étends sur un tapis et je m'endors. Comme en rêve, dans un demi-sommeil, j'entends une voix indistincte d'abord qui monte du silence angoissant d'Oujda enfin apaisée. La voix monte, monte, s'élevant en des sonorités claires de hautbois, pour finir en une plainte douce, mourante, en un soupir : ce sont des Aïssaouah qui prient et psalmodient leur *dikr* dans la sérénité pudique de la nuit, cachant la pourriture des choses, et la déchéance des êtres.

Et là encore, c'est, comme au coucher du soleil, une impression de paix immense, d'immobilité, une impression intense de vieil Islam indifférent devant la mort, insoucieux des ruines, poursuivant à travers ces siècles de guerre et de sang son grand rêve serein d'éternité » (p.140-141).

C'est dans *Sud Oranais* aussi qu'on trouve le récit très épuré, puisque jamais la narratrice ne donne ses vraies motivations, des semaines qu'elle va passer à la zaouïa de Kenadsa, lieu d'enseignement de la confrérie des Zianya. Marie-Odile Delacour écrit : « le cheikh de la confrérie accepte Si Mahmoud il sait pourtant qu'il s'agit d'une femme, mais il respecte sa « demande » et sa connaissance de l'arabe et du Coran.

Pendant plusieurs semaines, Mahmoud se consacre à son expérience intérieure, « dans l'ombre chaude de l'islam ». Quelque chose va lâcher en elle, qui l'emporte au-delà des limites du corps et de la sensation. Quelque chose d'indicible. »¹¹ Il est vraisemblable comme le suggère une des meilleures connaisseuses d'I. Eberhardt qu'elle retrouve là tout ce qu'elle cherche de son rêve d'islam, de son rêve de dépouillement matériel et spirituel, loin des bruits du monde et dans la vie la plus humble possible. Elle a véritablement acquis l'esprit de « soumission » qui est le sens même du mot islam. Marie-Odile Delacour conclut : « Tout paraît la conduire vers la mort nécessaire au véritable éveil spirituel des soufis. Même s'il faut voir aussi dans son expérience à la zaouïa de Kenadsa un témoignage historique unique de l'une des dernières anciennes théocraties sahariennes ».¹²

Avec Isabelle Eberhardt se dessine la construction d'un personnage auquel elle s'est identifiée pour vivre son idéal, refusant le rôle féminin de sa société d'origine mais aussi de sa société d'élection puisqu'elle y a vécu en tant que musulman. Peut-être que, dans cette société,

eut-elle consenti à reprendre les marques extérieures de son sexe si elle avait eu le temps de devenir, comme Lalla Zeyneb, une femme hors statut !

On pourrait qualifier cette écrivaine journaliste de femme rebelle mais en comprenant sa révolte comme profondément individuelle. Elle n'a jamais cherché à avoir des adeptes, ni à fédérer autour d'elle des émules. Fidèle à la devise adoptée à son adolescence : « J'irai solitaire jusqu'à ma mort », elle a été en quête d'elle-même dans un pays et une région de ce pays, le grand Sud, où elle semble avoir pu aller jusqu'au bout de sa foi. Sa rébellion s'est traduite par le refus des conventions, la recherche, par le déplacement et le voyage, d'un autre sens à la vie et à la mort qui hante ses écrits, une recherche de spiritualité. C'est en ce sens que ses textes sont à lire pour suivre les cheminements d'une expérience de vie exceptionnelle.

¹ - Certains de ses biographes fantaisistes et imaginatifs ont même suggéré qu'elle était la fille de Rimbaud... Cf. Pierre Arnoult, *Rimbaud*, Paris, Albin Michel 1943 et Françoise d'Eaubonne, *La couronne de sables*, Paris, Flammarion, 1967.

² - Cérès éditions, coll. « Contemporains en poche », Tunis, 1977. Dix années est peut-être abusif. Les premières tentatives d'écriture du roman se situeraient plutôt à Bône en 1897 lors de son premier séjour algérien. Le titre initial est *A la dérive*.

Son roman, *Trimardeur*, paraît en feuilleton dans *L'Akhbar* : du 9 août au 1^{er} Nov. 1903 ; du 17 janv. Au 10 juillet 1904 ; du 13 nov. au 4 déc. 1904 – Reste inachevé. V. Barrucand lui donnera une fin, la troisième partie.

³ - Je ne m'attarderai pas sur les informations et les supputations concernant cette naissance car cela a été étudié dans toutes les biographies, de la plus étalée, celle d'Edmonde Charles-Roux à la plus condensée, celle de Simone Rezzoug.

⁴ - *Isabelle Eberhardt*, Textes présentés par Simone Rezzoug, Alger, OPU, « coll. Classiques maghrébins », 1985, p.21 et sq. Nous conseillons la lecture de cet ouvrage très précis et sans lyrisme inutile.

⁵ - *La Petite Gironde*, 27 avril 1903, cité par René-Louis Doyon, *Au pays des sables précédé de Infortunes et ivresses d'une errance*, Paris, Fernand Sorlot, 1944, pp. 70-75.

⁶ - R. Randau a consigné ses souvenirs dans un ouvrage, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, édité à Alger par E.Charlot en 1945. Les ouvrages de témoins directs même s'ils sont un peu transformés par le souvenir, sont des documents essentiels pour tenter d'approcher la figure de la nomade. Personnalité très connue de l'administration et de la littérature coloniale, tant en Algérie qu'en Afrique sub-saharienne où il fit une partie de sa carrière. Il fut l'un des « pères » de l'Algérianisme littéraire. Il était né à Alger, le 14 février 1873.

⁷ - Nous utilisons l'édition de Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, publiée aux éd. Joëlle Losfeld pour le centenaire de la mort d'I. Eberhardt. Les pages seront données à la suite des citations. Ces éditeurs ont aussi publié : *Au Pays des sables, Journaliers et Amours nomades* ainsi que chez Payot, *Ecrits intimes*. La collection « Arcanes » est particulièrement accessible à tout lecteur.

⁸ - *L'Akhbar* (« Les Nouvelles ») : qui de 1902 à 1934 sera un journal « indigène » important (le plus fort tirage). Son directeur, Victor Barrucand, prône l'association des races (et non l'assimilation) pour le développement économique de l'Algérie, dans le cadre du maintien de la souveraineté française. Il a le soutien du gouvernement général jusqu'en 1911. Ensuite il rencontrera la méfiance des milieux officiels. Sa plus fidèle collaboratrice est Isabelle Eberhardt qui signe sous le pseudonyme de Balek ; à sa mort, le journal prit le deuil. Il a aussi la collaboration de Ben Rahal, pour lequel Barrucand ne cache ni sa sympathie, ni son admiration. Le journal est bilingue et hebdomadaire de 1902 à 1912. Son contenu est politico-littéraire.

⁹ - A El Mounzar, les rebelles algériens de Bou-Amama et les troupes du général Lyautey s'affrontent en combats sanglants. Elle se rend à Aïn Sefra pour interviewer les rescapés de la bataille. Ses articles seront envoyés à *La Dépêche Algérienne* en 1903 puis publiés dans *L'Akhbar*, dès 1904, sous le titre « Impressions du Sud oranais ». Cf. Notice biographique par Danielle Masse in *Parcours, L'Algérie, les hommes et l'histoire*, n°10, décembre 1988 – Revue de l'Association de Recherche pour un Dictionnaire de l'Algérie, 1830-1962, Paris.

¹⁰ - Danielle Masse, art. bio. cité, p. 33.

¹¹ - Marie-Odile Delacour, « Postface – Un rêve d'islam pur... » Postface à la réédition de *Sud Oranais*, op. cit., p.259.

¹² - M-O. Delacour, op. cit., p.260.